

XYZ. La revue de la nouvelle

Le best-seller, la grand-mère et les jumelles

André Duhaime



Numéro 16, novembre–hiver 1988

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/3113ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Publications Gaëtan Lévesque

ISSN

0828-5608 (imprimé)

1923-0907 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Duhaime, A. (1988). Le best-seller, la grand-mère et les jumelles. *XYZ. La revue de la nouvelle*, (16), 22–30.

Le best-seller, la grand-mère et les jumelles

André Duhaime

Donc, cette année, j'irai en Gaspésie... Cette année, je vais donc en Gaspésie, se répète André Poisson, comme pour se convaincre de la vérité de la fin de ce rêve où, interviewé par une journaliste, il a dit: «J'habite bel et bien dans cette maison bâtie sur le terre-plein de la Transcanadienne... Une année, je vais prendre des vacances à l'est, et l'autre, à l'ouest... Cette année, je vais donc en Gaspésie.»

Cette année, et pour la première fois depuis cinq ans, il a suffisamment d'argent pour se permettre deux ou trois semaines de vacances. À cause de la santé chancelante du dollar canadien, il n'a pas osé aller passer de vraies vacances à l'est, c'est-à-dire sur les plages plus chaudes du Maine.

Il est chicoté par un autre fragment du même rêve. Cette entrevue, était-il sur le bord de l'autoroute en train de la faire ou était-il à écouter la radio? A-t-il vu cette journaliste nue qui essayait avec difficulté d'enfiler la curieuse tunique exotique reçue en cadeau du directeur d'une troupe de danse folklorique d'un lointain pays d'Orient qu'elle allait interviewer ou a-t-il seulement entendu des bruits désagréables de feuilles, de doigts ou de tissu frappant le micro?

Enfin! C'est le premier matin de ses vacances. La camionnette d'André Poisson s'emplit peu à peu des nombreuses boîtes et valises qu'il sort de la maison et qu'il dispose soigneusement pour que tout ait une place et que chaque chose soit facile d'accès en cas de panne.

En Gaspésie ou peut-être aux Îles de la Madeleine... Tant qu'à geler... ironise Poisson, peu sensible aux attraits touristiques de ce coin de pays, tout en fredonnant une vieille chanson de Willie Lamothe dont il imite le grasseyement douteux.

À mon passage en Gaspésie
Là j'ai trrouvé du monde gentil
Et de Matane à Amqui
J'ai rrencontré de bons amis
J'aime et j'adorre le paysage
C'est comme un beau livrrre d'images
Que de souvenirrrs j'ai rrecueillis
Dans cette belle Gaspésie

Le téléphone sonne. Michel Hébert au bout du fil. Celui-ci propose une rencontre le jour même, à Montréal. «Immédiatement, précise-t-il, car mon horaire est si chargé qu'il n'y aura pas d'autre occasion avant plusieurs mois.» Mon premier livre est un aussi énorme succès que son dernier livre à lui, songe Poisson, les géants se doivent de se rencontrer.

Et le voilà au volant de sa deuxième voiture, une Chevette '79 en laquelle il n'a aucune confiance et qu'il ne prend jamais que pour aller au travail.

•

Debout sur le trottoir d'une rue de l'est de Montréal, les deux hommes conversent avec plus d'aisance que ne le croyait Poisson. L'étincelle a jailli dès les premiers mots. Poisson avait quelque appréhension. Lui de l'ouest de la ville et l'autre de l'est. Un reliquat de son enfance. Après toutes ces années, persistait encore une sorte de gêne inexplicable à l'égard des gens de l'est, même si Poisson n'habite plus Montréal depuis près de vingt ans.

Né dans le quartier Saint-Henri, il y a habité comme tout le reste de sa parenté, à l'exception d'un oncle qui a vécu les toutes premières années de son mariage dans l'est. Et bien que l'oncle Rodolphe eût tôt fait de revenir s'installer dans le quartier, comme ses frères et sœurs, l'ensemble de la parenté a persisté dans un sentiment de méfiance face à Rodolphe, et surtout face à Rachel et aux enfants. La peau trop blême de ces derniers, leurs yeux noirs, leurs cheveux et sourcils noirs, leur air maladif et hypocrite... Comme si la mélasse avait perturbé pour toujours leurs gènes et leur sens de la famille.

— Oui, dit Hébert, c'est ça. Mes thèmes sont la vie, la mort, l'amour, le paradis, l'enfance.

— Le réel, le rêve, le mythe, avance Poisson à tout hasard.

— Savoir être naïf, réaliste, fantastique, mystique, continue Hébert. Savoir explorer, étonner, braver, provoquer, déboulonner. Surtout, savoir créer des personnages... des héros!

— Et faire des milliers de «piasses», changer en milliers de dollars les vieilles cennes noires des rues de notre enfance, dit Poisson en se rappelant qu'encore aujourd'hui, comme le faisait son père, il ne peut marcher dans les rues sans chercher des sous perdus. Une pauvre cenne noire est toujours le gage de sa richesse future!

— L'argent! L'argent! C'est rien, réplique Hébert vexé par cet aspect visiblement trop terre-à-terre. C'est rien en comparaison du fait de

recevoir des lettres des quatre coins du monde, d'accorder des permissions de traduction et de voir son nom dans des dictionnaires, des encyclopédies, dans des langues que tu peux même pas comprendre!

Sans trop savoir pourquoi, Poisson sent qu'il est devant un grand auteur. Plutôt si. Il se dit qu'il est en présence de quelqu'un qui sait d'instinct jeter de la lumière sur des recoins de conscience encore dans l'obscurité. Des éclairs de génie dont Poisson regrette l'absence dans ses propres écrits et dans tellement d'autres. Il s'en veut tout à coup de n'avoir lu aucun des livres de Hébert. Mais comme il a déjà publié près de deux douzaines d'ouvrages, par lequel faudra-t-il que je commence, songe Poisson perplexe...

— C'est vrai, ajoute-t-il embarrassé, il y a de ces choses que j'ose à peine m'avouer à moi-même. Justement...

— L'écriture, c'est comme la vie, coupe Hébert. Un mélange de choses plus ou moins sordides et plus ou moins nobles. C'est comme ça. Rien que ça!

— Justement, reprend Poisson en sentant se nouer ses entrailles, en réalisant qu'il va formuler une de ces profondes vérités qui sont la marque infaillible des grands maîtres. L'autre jour, en rêve, je feuilletais un dictionnaire illustré. En en tournant les pages, je me suis rendu compte que toutes les photos des personnages célèbres, c'étaient des photos de moi, plus jeune ou plus vieux, plus ou moins gras, avec ou sans barbe, moustache, cheveux, lunettes...

— A-vec-ou-sans-lu-net-tes, reprend Hébert, syllabe par syllabe. Tiens!... C'est pour ça, je crois bien, que j'ai commencé à écrire. J'étais trop gras, trop ballonné pour suivre les autres gars de mon âge. Et ces lunettes qui me blessaient le nez et les oreilles, été comme hiver...

— Moi, poursuit Poisson en constatant que les rôles étaient inversés, j'ai commencé à écrire durant l'été qui a suivi ma cinquième. Comme prix, cette année-là, j'ai reçu trois livres du frère... du frère Ferdinand! Deux romans, un gros et un mince, que je n'ai jamais lus d'ailleurs. Le troisième, c'était un gros cahier de préparation de classe. En faisant du ménage un soir après la classe, j'ai tourné autour de ce cahier que le frère n'avait pas eu à utiliser. J'avais tourné autour sans rien demander de direct. Quelques jours plus tard, à la remise des prix, le frère me l'a donné en disant: «Vous êtes le premier en français, voici deux livres à lire. Et voici celui-ci. Il est vide... Écrivez-le vous-même!» C'est ainsi que...

— Mais mon cher Poisson, vous plagiez! C'est mon histoire que vous racontez là! s'exclame Hébert d'un ton révérencieux et moqueur. Moi

aussi, j'ai commencé à écrire en été. Après ma troisième année. Cette vieille demoiselle Rossignol! Elle est allée sortir de la poubelle un cahier encore tout neuf qu'un petit morveux de doubleur avait jeté en faisant le ménage de son pupitre. Elle me l'a donné en le disputant... Hé! ça remonte loin tout ça! Malheureusement, ce cahier n'existe plus. Ma mère, un de ces fameux ménages de printemps, l'a jeté avec d'autres traheries, comme elle disait. Tout un choc. C'est bien la seule de mes œuvres que je n'aie plus. Depuis ce jour, je garde tout dans un cercueil... des cercueils, car j'en ai sept!!!

Et ils éclatent de rire.

— Mon gros cahier noir lui aussi a disparu, de dire Poisson. Il a brûlé avec notre maison à l'hiver 1965. Le cahier et la collection de mes meilleurs dessins d'école primaire... Ces jeux dans les tourelles, ces petits vols à l'étalage dans les pharmacies et les épiceries que je transformais en longues promenades à bicyclette et en heures interminables de lecture à la bibliothèque, au cas où ma mère serait tombée sur ce journal. Une ruse qui m'a sauvé de plusieurs sermons et fessées! Enfin... en fumée!

La conversation va bon train et elle pourrait continuer ainsi pendant des heures. Mais en regardant sa montre, Hébert dit:

— Bon, tu m'excuseras. Je dois partir. Imagine-toi donc que par je ne sais quel hasard bâtard et inexplicable, le sommet de la gloire, je suppose, une femme vient de m'intenter un procès. Il paraîtrait que je suis le père de ses jumelles. Je n'ai pas la moindre idée de qui elle est, ni de quand j'aurais même pu avoir fait la chose, car tu n'es pas sans savoir que je suis...

— C'est plutôt embêtant, non? coupe Poisson pour ne pas entendre le mot homosexuel. Une autre de ces inhibitions dont il ne sait comment se défaire. Je ne serai jamais un grand écrivain vu que je ne suis ni Juif, ni homosexuel, ni même insomniaque, se répète-t-il pour la millième fois.

— Pas tant que ça. Après tout, il n'est pas toujours bon que tout scandale soit évité. La publicité est toujours un bon coup de pouce pour les tirages, ajoute Hébert mi-sérieux mi-badin. Et c'est pour ça que j'ai organisé un super-party avec la famille, les amis, les gens du métier et les journalistes... Évidemment, on va aller fêter l'événement à OTTAWA!!! Tu viens?

Sur le bord du fleuve Saint-Laurent, habillés comme des anciens voyageurs, les deux hommes déposent sur l'eau le canot qu'ils transportent sur leur dos.

— Regarde! On pourra jamais remonter l'Outaouais avec cette affaire-là, s'exclame Poisson en pointant l'eau qui couvre déjà le fond du canot.

— Énerve-toi pas avec ça, réplique calmement Hébert.

Avant d'avoir donné un seul coup d'aviron et avant même d'être montés dans l'embarcation, Poisson s'aperçoit qu'ils sont juste en face du parlement, accostés comme par enchantement au quai de Hull.

De la vieille maison de pierres du parc Jacques-Cartier, attendant au quai, monte une rumeur de fête et de la musique.

Titubant, une jeune femme, magnifiquement vêtue d'une robe-soleil blanche qui met en valeur ses formes et son bronzage, s'en vient vers eux en esquissant d'incertains pas de danse. Elle tient une coupe de champagne, la vide d'un trait, la remplit de nouveau. Le liquide mousse et déborde.

Ça ne peut être que la mystérieuse mère des jumelles, songe Poisson.

— Laisse-la venir sans rien dire, chuchote Hébert.

La jeune femme est près d'eux. Après que le canot ait été tiré hors de l'eau, Hébert lui fait une profonde révérence, lui adresse les plus courtoises salutations et se dirige d'un pas décidé vers la maison où il entre, accueilli par une clameur d'hommages flatteurs qui lui sont évidemment dus.

— Pourquoi, dit amèrement la jeune femme, pourquoi m'as-tu abandonnée?... Ingrat... Sans cœur... Pourquoi ne viens-tu jamais me visiter?

Poisson croit reconnaître cette voix.

— Dire que nous habitons la même ville, le même quartier... et tu me laisses pourrir toute seule...

Poisson fouille dans ses souvenirs pour trouver qui il aurait pu avoir ainsi abandonné. La vision du chat blotti contre la fenêtre d'une des maisons devant lesquelles il passe lors de sa promenade quotidienne, c'est tout ce qui lui vient. Aucun rapport, se dit-il, c'est simplement parce que je n'aime pas les chats et encore moins leurs yeux sournois...

— Tu étais si attentionné quand tu étais petit...

MAIS C'EST LA VOIX DE GRAND-MÈRE!!!

C'est bien la voix de grand-mère, se répète Poisson de plus en plus troublé. Et c'est son sourire aussi, ne peut-il s'empêcher de constater

lorsque le flot d'invectives, qu'il n'entend plus, d'ailleurs, cesse par moments pour faire place à un sourire. Mais ce corps ? Ce corps de jeune femme ?

C'est bien sa grand-mère. Elle a vingt ans. Elle a de nouveau l'âge qu'elle avait le jour de son mariage. Elle a le même sourire et le même corps que sur cette photo de mariage que Poisson a fait agrandir il y a plusieurs années et installée sur un mur de son salon.

Entré dans la maison de pierres, Poisson se retrouve dans la cuisine de l'oncle chez qui sa grand-mère est allée vivre après avoir cassé maison. Les jumelles doivent être dans la chambre de grand-mère, pense-t-il tout en jouant des coudes pour se faire un chemin parmi les nombreux invités. Une étrange impression le saisit. Il ne comprend pas pourquoi il a une taille plus haute que d'habitude, une tête ou deux de plus, tel un missionnaire entouré de barbares à évangéliser. Mais il ne prête pas plus attention à cette impression qu'à la foule bruyante, tant il est préoccupé par les jumelles à retrouver.

Arrivé à la chambre, il ouvre la porte. Une chambre à débarras ! Par terre, parmi avirons, cordages, ceintures de sauvetage et autres choses domestiques remisées, les jumelles dorment angéliquement. Comment se fait-il qu'elles dorment si sagement sans lit et avec tout ce bruit autour ? Que personne ne soit près d'elles ? s'attriste Poisson en se penchant pour prendre dans ses bras celle qui lui paraît la plus belle et la plus abandonnée à la fois.

Avec les jumelles, Poisson est au milieu des invités qui se tiennent là où étaient les murs de la pièce soudainement disparus.

— Que font ces bébés dans une telle pièce ? interroge une voix.

— Mais à qui sont ces enfants ? fait une autre voix, légèrement plus inquiète.

— Quel père dénaturé ! dit une troisième voix tout à fait indignée s'adressant à Poisson.

C'est la jumelle laissée sur le plancher qui retient l'attention de chacun. À chaque sourire, à chaque grimace, à chaque attendrissant gazouillement, se multiplient les murmures admiratifs. Poisson est envahi d'un immense et insoutenable sentiment de culpabilité. C'est de sa faute à lui si on néglige délibérément celle qu'il a prise dans ses bras. Au moment où il se dit qu'il n'y a vraiment que lui pour chouchouter celle qu'il tient, le visage du bébé pâlit puis prend des teintes verdâtres,

violettes... le petit paquet s'allège, perd poids et forme. Comme s'il n'y avait plus que la seule couverture.

•

Alors, un petit vieillard chauve et à grosse moustache sort du cercle et vient à côté de Poisson. Il tourne les pages de l'album de famille qu'il tenait sous le bras. Puis, comme si Poisson venait de gagner instantanément toute la confiance de l'aïeul, ou plus exactement, comme si la moitié d'un lourd secret trop longtemps tenu caché venait d'être révélée, le grand-père ferme l'album et regarde Poisson droit dans les yeux. Des larmes coulent sur ses joues. Il les essuie. Renifle. Il ouvre un tiroir d'une vieille commode que Poisson, toujours muet, s'étonne de ne pas avoir remarquée plus tôt.

— Cinquante ans qu'elle est morte, dit le vieillard à la voix entrecoupée de gros soupirs, en prenant un à un des vêtements défraîchis de bébé. Cinquante ans... Je n'ai jamais pu l'oublier... Mon enfant préférée... Tous les autres ont vécu... Mais elle... Marguerite... Pourquoi pas elle...

Du même tiroir, le vieillard sort une petite boîte dorée, ternie, en forme de cœur. Elle contient de la poudre rose avec laquelle il redonne ses couleurs au visage du bébé. Peu à peu, Poisson sent la chaleur revenir dans la couverture et de légers mouvements animer le petit corps. De nouveau, le bébé, joufflu et rosé, dort doucement en esquissant un émouvant sourire.

•

Le cercle se défait. Les invités circulent et causent joyeusement comme si rien ne s'était passé.

L'enfant que Poisson tient toujours dans ses bras s'éveille. C'est maintenant une fillette de quatre ou cinq ans. Elle retire de sous la couverture le dessin avec lequel elle dormait.

— Qu'est-ce que c'est? demande-t-elle à Poisson en lui braquant la feuille juste sur le nez.

Ne voyant qu'un gros barbeau de couleurs, il ne sait que répondre.

— C'est un éléphant. Regarde devant pis derrière. C'est la queue... C'est la trompe... Tu savais pas qu'un éléphant avait une queue pis une trompe, renchérit la petite avec une moue parfaitement désabusée. Je veux descendre. Laisse-moi descendre par terre, dit-elle encore en agitant bras et jambes.

Elle se perd dans la foule, mais Poisson réussit quand même à la suivre des yeux. Comme elle se dirige vers la porte et va sûrement sortir

de la maison, il va se poster derrière une des fenêtres pour pouvoir continuer à la regarder, de crainte qu'elle n'aille jouer trop près de l'eau, tomber dans la rivière et se noyer.

Dehors, elle pose son dessin sur l'asphalte de l'entrée. Elle met un pied dessus puis l'autre. Elle se penche, tire la queue de l'éléphant de sa main droite et la trompe de sa main gauche et tire encore en se redressant. Le dessin se transforme en une corde à sauter multicolore. La fillette saute en chantant une des comptines propres à ce jeu.

Rassuré, Poisson s'en veut de toujours s'inquiéter ainsi pour des riens.

L'étrange sensation ressentie plus tôt revient, comme une nausée. Sueurs froides. Est-ce à cause de ses yeux et lunettes ou est-ce à cause de la mauvaise qualité de la vitre de la fenêtre, les jambes de la fillette lui semblent bien courtes, bien trop courtes. Est-ce possible qu'une section d'os puisse manquer?

Le silence se fait quand de grandes et lourdes tentures rouges s'ouvrent lentement. Soupîrs et murmures d'étonnement. Poisson se retourne. Trois hommes vêtus de blanc se tiennent sous leur toque légèrement inclinée sur le côté. Des cuisiniers. Le chef, celui du milieu qui n'a pas les bras croisés, annonce d'une voix puissante: «Messieurs Dames, voici le banquet. Si vous voulez bien...» Derrière lui, il y a une vaste et somptueuse salle de réception dont l'existence fait croire à Poisson qu'il est dans une cauchemardesque impasse: cette même salle pourrait contenir plusieurs fois la maison de pierres dont elle ne devrait être qu'une des pièces. Murs lambrissés de bois sombre, grands tableaux, dorures, lustres immenses. De longues tables aux nappes blanches couvertes de bols, assiettes grandes et plus petites, verres, coupes, tasses et nombreux ustensiles annonçant de nombreux services.

Entraîné par les autres convives, Poisson se retrouve à une des tables, tout à côté de son épouse. La table est surchargée de nourriture. Parmi les hors-d'œuvre variés et les plateaux de sandwiches faits de pains multicolores, au centre de la table, trône une gigantesque soupière contenant de petits cubes de viande baignant dans une sauce onctueuse et divinement odorante.

En examinant la soupière plus attentivement, il constate qu'elle est faite de sections de cages thoraciques, une membrane transparente la rendant parfaitement étanche. Puis, dedans, des osselets et des rondelles de petits et grands os apparaissent entre les cubes de viande. De même pour les hors-d'œuvre: les fromages et les pâtés ont été déposés sur des os coupés en

rondelles ou en tranches. Dans les plateaux de crudités, parmi les brocolis, les céleris et les carottes finement découpées en fleurs ou en petits animaux, à la mode indo-chinoise, des os ont été mélangés. Non, ce ne sont pas des champignons...

— Quel curieux repas a-t-on l'intention de nous servir? demande-t-il à haute voix à son épouse.

La réponse de celle-ci est un violent coup de coude et un discret hochement de la tête vers l'arrière. Intrigué, Poisson aperçoit du coin de l'œil le chef qui se tient tout juste derrière eux, avec un large sourire froid et implacable, les bras croisés cette fois et un long couteau à chaque main. En une seconde, Poisson comprend. C'EST DE LA CHAIR HUMAINE!!! Il vient de comprendre pourquoi chaque invité lui semblait trop court. Le menu est composé d'un petit quelque chose prélevé de chacun des convives.

Le chef se penche entre Poisson et son épouse. D'une façon des plus polies, il les invite à le suivre aux cuisines-laboratoires du sous-sol. Ce qu'ils font sans même songer à s'opposer.

Au bout du long couloir tout peint en blanc et d'une extraordinaire luminosité qui délave tous les traits du visage, le chef ouvre pour eux une porte à doubles battants et leur fait signe d'entrer.

Poisson et son épouse se regardent. Une même pensée se lit dans leurs yeux.

QUELLE CHANCE QUE NOS ENFANTS NE SOIENT PAS ENCORE NÉS.

André Duhaime est né à Montréal en 1948. Il habite l'Outaouais depuis 1971 et travaille comme professeur de français langue seconde. Il a publié dans plusieurs revues des textes en prose et des poèmes. Il a aussi publié trois recueils de poésie. Son septième titre, *Claire de nuit* (recueil de proses brèves), paraît cet automne aux éditions Triptyque.